

LE GRAND DOUTE

PEUT-ON ÊTRE EN MÊME TEMPS « PANIQUÉ » ET « SE MARRER », COMME LE REVENDIQUAIT ROLAND TOPOR ? RÉUNISSANT LE DESSINATEUR TOUCHE-À-TOUT ET ANTICONFORMISTE ET AUTRES QUATRE PLUMES MANIANT TEXTE ET IMAGE, L'EXPOSITION *SENS CONTRESENS* APPELLE À RIRE POUR MIEUX DOUTER DE TOUT.

PAR TOM LAURENT

« Ce qui m'intéresse, c'est le *no man's land* entre le bien et le mal, que chaque camp puisse apprendre de l'autre. Si l'enfer est le paradis du diable, il n'y a pas de raison que le bon Dieu n'aille pas y passer quelques week-ends de temps en temps... » Dans ces conditions, on comprend que le Strasbourgeois de naissance Tomi Ungerer, que l'annexion de l'Alsace en 1940 et sa restitution à la fin de la guerre a vu balancer d'un camp à l'autre avec l'invective répé-



SENS CONTRESENS. GLEN BAXTER, NELLY MAUREL, DIDIER PAQUIGNON, ROLAND TOPOR, TOMI UNGERER
FONDATION FERNET-BRANCA, SAINT-LOUIS
DU 17 MARS AU 6 MAI 2018
COMMISSARIAT : PIERRE-JEAN SUGIER



tée de changer de langue et de cocarde, soit passé sans ménagement du dessin au texte, de la presse satirique au livre pour enfants, de la poésie à la pornographie, et le plus souvent faire tout à la fois. Parti pour New York en 1956, Ungerer y travaille pour la presse et la publicité, publie entre autres *Les Trois Brigands*, succès de librairie à la longévité tenace, lu et regardé par plusieurs générations d'enfants, tout en ne ménageant pas le département des mœurs. Avec *The Party*, il étrille la bonne société new-yorkaise avant de publier *Fornicon*, anticipation explicite du monde automatisé appliqué à la vie sexuelle. Pour celui qui reste mal connu en France — bien que l'ouverture d'un musée à son nom à Strasbourg en 2008 commence à y remédier —, le procès en confusion des genres qui lui a été alors intenté ne tient pas : « Si mes livres pour enfants ont survécu, c'est parce qu'ils sont subversifs. Parce que je montre aux gamins comment se moquer des adultes. Ce ne sont pas des imbéciles, ils savent très bien d'où viennent les bébés mais ignorent d'où viennent les adultes. » Cette confusion, Roland Topor, né en 1938, l'entretient avec ses amis d'Hara-Kiri — le « journal bête et méchant » parti « joyeusement en guerre contre les monstres Bêtise, Mensonge, Futilité, Injustice, Conformisme » — et ceux du groupe Panique, créé en 1962 avec Arrabal et Jodorowsky. Si pour le sculp-

Nelly Maurel. *L'Exactitude des apparences*. 2017, encre sur papier, 35 x 25 cm.

teur Erik Dietman — auquel il se lie d'amitié au même moment —, « dans le monde il y a les mots qui sont insuffisants [et je les] aide à ma façon en leur fabriquant des objets », Topor se sert du dessin comme d'une « écriture rapide ». Chez lui, le corps sans visage d'un anonyme en costume peut sans soucis devenir un paysage où s'aventure une mouche et la boîte crânienne un bassin où s'adonner aux joies de la pêche. Comptant parmi les enfants de l'image impossible de Magritte, Topor en pervertit la transparence et y immisce Sade, la scatologie et le gore, au moment où Jean-Jacques Pauvert, qui publie son premier dessin en 1958 dans la revue *Bizarre*, se bat pour sortir les écrits du sulfureux marquis de l'interdiction. L'image, béquille du langage châtré ? Topor, comme Glen Baxter, Didier Paquignon ou Nelly Maurel dessine plutôt l'ombre du doute. Comme le résume Pierre-Jean Sugier, *Sens Contresens* réunit « des artistes qui s'appuient sur un texte, une phrase, une image, et qui par un jeu de détournement créent un espace où l'imaginaire transforme le sens premier dans une dimension totalement imprévue. » Pour Glen Baxter, cet espace est celui où se rencontrent les personnages, cow-boys, troupe de scouts et autres mousquetaires, qui ont fait vibrer son enfance et sa culture littéraire et artistique. Associant la narration visuelle à des commentaires énoncés avec un sérieux exaltant le *non-sense*, l'Anglais fait ainsi du Pérec de *La Disparition* un voleur de « e » dans le ranch voisin, tandis qu'une autre de ses planches figure deux gentilshommes observant avec application une bougie, se questionnant par le biais du texte sur son potentiel à devenir un « classique du design ». Passé lui aussi par l'illustration, Didier Paquignon ne part également pas de rien : les monotypes qu'il a réalisés pour *Le Coup du lapin* — édité sous la forme d'un livre par le Tripode — correspondent chacun à des faits divers minutieusement collectés depuis une vingtaine d'années. L'inversion des relations entre le réel et l'imaginaire y est patente, dès lors que la gravure d'un félin à la queue fumante renvoie aux actes de la mafia sicilienne, arrosant des chats d'essence et leur allumant la queue pour qu'ils propagent des incendies dans la forêt, le tout pour entretenir la manne de la reforestation. Ce point de bascule où l'image n'est pas dotée du même niveau de persuasion que les mots, en quelque sorte, Nelly Maurel, née en 1974, cherche à en faire le tour. Après avoir conçu « des

livres de textes qui évoquent des images » et « des images qui questionnent le vocabulaire », elle s'empare du seuil de reconnaissance des objets qu'elle représente pour mieux le parasiter. Dans ses encres, mots, typographies, formes et couleurs jouent des attendus de leurs association, car au fond, comme l'affirme l'artiste, « les messages que nous percevons sont douteux, et il n'y a que le doute qui soit capable d'en entretenir l'authenticité ». ■



Roland Topor. *En soi-même*. 1996, acrylique sur toile, 130 x 97 cm. Courtesy Nicolas Topor et galerie anne barrault, Paris.